



ZOYÂ PIRZÂD

On s'y fera

ز

« *On s'y fera* est une histoire d'amour construite avec brio. » Dominique Le Guilledoux, *Le Monde des livres*

« *On s'y fera* n'est rien d'autre que l'apparition impromptue de la douceur et de l'amour quand on n'y croyait plus. » Astrid Éliard, *Le Figaro Littéraire*

« Dans *On s'y fera*, Zoyâ Pirzâd se montre sarcastique et enjouée aussi. » *Le Monde Diplomatique*

« Ce sont toutes les contradictions, sociales et politiques, que la romancière met en scène dans un récit où l'on découvre, de l'intérieur, la vie quotidienne à Téhéran, la ville voilée. Là où les Emma Bovary modernes n'ont pas fini d'en découdre, sous la chape des tabous. » André Clavel, *Lire*

« Ce portrait attachant d'une femme moderne en plein cœur de Téhéran est habité d'une douce rage, celle que l'on ne voit pas. » François Reynaud, *Page*

« De son écriture fluide et précise Zoyâ Pirzâd nous entraîne dans le sillage d'une femme indépendante, à travers laquelle nous découvrons tout un pan de la société iranienne actuelle, tiraillée entre la force de ses traditions et son inévitable entrée dans la modernité. » Sophie Bitman, *La Vie*

« Et reste l'art de Zoyâ Pirzâd, son art modeste, comme la cuisine ou le jardinage, fait d'une élégante simplicité, d'une attention méticuleuse et jamais démonstrative au minuscule et au volatil, pour brosser un attachant et complexe portrait de femme. » *Livres Hebdo*



Hebdomadaire
T.M. : 551 987

☎ : 01 42 17 20 00
L.M. : 2 162 000

LE MONDE DES LIVRES

VENDREDI 18 JANVIER 2008

Une rébellion iranienne

« On s'y fera » : un brillant portrait de femme par Zoya Pirzad

Que le croque-mort emporte tous les mecs ! » Arezou, une belle quadragénaire iranienne, n'a pas le temps d'être songeuse. Il est marchand de serrures, elle est agent immobilier. Zardjou la trouble éperdument. Il lui a acheté un appartement qu'elle lui a fait visiter de manière ombrageuse. Assise, elle passe des quartiers nord au centre historique de Téhéran.

« C'est la fin du monde ! », lâche une vieille femme.

Les passagères, issues des milieux populaires, débattent à tue-tête de l'avortement et s'en prennent finalement à leur aînée : « A ton époque tu n'étais pas obligée comme nous autres de bosser du matin jusqu'au soir et de rentrer fourbue

On s'y fera
de Zoya Pirzad

Traduit du persan par Christophe Balay,
Zulma, 332 p., 19,50 €.

chez toi pour récurer la baraque. Et alors que tu n'as que l'envie de rou-piller... sauf votre respect, voilà que ton homme il veut... »

Arezou pense à ses kilos superflus, à Ayeh sa fille étudiante qui la traite sans cesse de ringarde, à sa mère la vieille « princesse », qui la rabroue sans cesse. Elle est tarabouée par son cousin et ex-mari Hamid, qui ne cesse de harceler sa fille pour que celle-ci le rejoigne à Paris. Comme tous les jeunes des quartiers chics du nord de Téhéran,

Ayeh est rebelle au régime. Elles s'invente un langage que les parents ne comprennent pas, ne rêve que de Paris et se réfère à Forugh Farrokhzad, poétesse iranienne des années 1950 et modèle de la femme libérée.

Zardjou a fait irruption dans le cœur d'Arezou. Une « erreur de casting » pour cette fille bien née : ce simple marchand de serrures travaille dans l'import-export, mais garde précieusement la mémoire de ses aïeux, banquiers du chah. Arezou, elle, se démène avec son quotidien de businesswoman. Elle s'apitoie sur Tahmineh, une autre employée dont un frère se drogue à l'héroïne, alors qu'un autre est mort au front en Irak et le troisième a été exécuté. Arezou et Zardjou se rejoignent pour sauver le toxicoma-

ne dans une ballade nostalgique au cœur du vieux Téhéran. Elle est confrontée à l'inimitié de sa mère, de sa fille et de sa meilleure amie, Shirine, sa principale collaboratrice, divorcée, meurtrie par l'amour.

On s'y fera est une histoire d'amour construite avec brio. Arezou avance dans une tornade où elle brise tous les tabous. Le récit poétique, elliptique, est construit dans la plus grande tradition de l'art iranien. Il dresse le portrait d'une femme à la fois dure, nostalgique, pétrie par le doute, la peur de vieillir, de voir sa fille partir, de passer à côté d'un homme qui, ayant passé sa vie à l'attendre, lui apprend à mieux s'aimer soi-même. Une leçon d'harmonie. ■

Dominique Le Guilledoux



Hebdomadaire ☎ : 01 42 21 62 00
T.M. : 436 401 L.M. : 1 400 000

LE FIGARO LITTÉRAIRE

JEUDI 18 OCTOBRE 2007

Danse du tapis à Téhéran

ZOYÂ PIRZÂD

Dans ce petit clan de femmes iraniennes, on regarde les hommes de travers... Mais l'amour reste le plus fort.

TOUT commence avec un créneau raté, sur un parking de Téhéran. Une femme, Arezou Sarem, gare son insignifiante R5 bleu marine à la barbe d'un homme qui peine à manœuvrer sa Xantia – signe extérieur de réussite sociale. La conductrice, qui a la victoire insolente, lui lance : « *Prends en de la graine, mon poulet !* » Elle est comme ça Arezou, sa vie est une succession de petites revanches sur les hommes. Mère divorcée de 40 ans, elle dirige l'agence immobilière familiale que son père avait nommée Sarem & Fils, dans l'espoir de lui voir succéder un héritier. Mais c'est une héritière qui, comme un homme, réprimande d'une voix de tonnerre les employés. Arezou partage son bureau avec Shirine, sa

meilleure amie aux yeux de tigre, une fiancée abandonnée, pour qui les hommes ne sont bons qu'à faire passer les migraines.

Embarquement pour Cythère

Dernière née de la tribu, Ayeh, la fille de 19 ans d'Arezou, fait résonner sa voix argentine dans le gynécée Sarem. Le seul homme qui ait droit de cité dans ce décor est Naïm, un domestique qui disparaît sous les tasses de thé qu'il s'évertue à servir à ces dames tout au long de la journée. Les héroïnes de Zoyâ Pirzâd sont tellement coupées des hommes que, quand en surgit un, elles raillent son langage ou sa coupe de cheveux avant de concéder qu'il a du charme. Cet homme, c'est Sorhab Zardjou, un client de l'agence un peu trop assidu pour être honnête. Voilà d'ailleurs qu'il se met à faire la cour à Arezou, une cour tendre et discrète, à laquelle elle succombe.

On s'y fera n'est rien d'autre que l'apparition impromptue de la dou-

leur et de l'amour quand on n'y croyait plus. Même les féministes les plus acerbes finissent par se laisser embarquer pour Cythère. *On s'y fera* est un haussement d'épaules face aux ironies du destin. Zoyâ Pirzâd ne brandit aucun slogan, elle s'attache simplement à révéler les mystères que cache un quotidien des plus banals. Dans ce roman, Pirzâd photographie le Téhéran d'aujourd'hui. Elle fait râler les femmes contre la nonchalance de leurs maris, en montre d'autres, castratrices. Comme Jane Austen, qu'elle admire, Zoyâ Pirzâd pense que la littérature doit refléter la vraie vie. Chez elle, rien n'est grave au point d'oublier le parfum des fleurs de glace ou qu'on a une casserole sur le feu.

ASTRID ÉLIARD

On s'y fera

de Zoyâ Pirzâd
traduit du persan par Christophe Balay
Zulma, 324 p., 19,50 €.

LITTÉRATURE DU MONDE

LECTURES



Nouvelles des femmes d'Iran

COMME TOUS
LES APRÈS-MIDI
et ON S'Y FERA

de Zoyâ Pirzâd

(traduits du persan par Christophe Balay,
Zulma, Paris, 2007, 150 pages, 16,50 euros
et 320 pages, 19,50 euros)

UN RECUEIL DE NOUVELLES et un roman sortent à quelques mois d'intervalle, offrant deux belles occasions de découvrir une auteure iranienne traduite pour la première fois en français. Des itinéraires de femmes, de mères et de leurs filles. Le premier livre réunit dix-huit petits textes comme un kaléidoscope de scènes de vie, aussi quotidiennes qu'éphémères. Une écriture dépouillée pour des vies qui ne le sont pas moins. La solitude des femmes dans leur cuisine, des veuves, des épouses qui attendent le retour du mari pour le dîner, la transmission des mères aux filles.

Les histoires se croisent, dans des jeux de regards, avec quelques récurrences, notamment ce temps passé à leur fenêtre, point de vue limité mais seul regard au monde, seule rêverie possible : « *A travers le voile de neige, deux regards se frayent un passage pour se rejoindre.* » Une femme qui fixe pour la quarante et unième fois l'arbre dans sa cour qui fleurit ; elle se remémore les moments où la floraison a correspondu avec un événement particulier, comme la naissance de son premier enfant. Le temps a passé : « *Elle est encore debout à sa fenêtre. Le vent semble chatouiller les fleurs, mais celles-ci ne sont pas d'humeur à rire. Elles sont fatiguées.* » Un ensemble pudique d'une rare poésie.

Dans *On s'y fera*, Zoyâ Pirzâd se montre plus sarcastique, plus enjouée aussi. Le contexte y est différent, les personnages vivent dans un milieu plus aisé, des femmes indépendantes, moins contraintes par la vie quotidienne mais aux questions existentielles affirmées. Les hommes – seule la figure du père est quelques fois épargnée – en prennent pour leur grade. Dans la première scène, c'en est un, en voiture, qui rate son créneau ; au milieu du livre, au cours d'une discussion animée et crue dans la partie arrière du bus (réservée aux dames), fuse un succulent « *Que le croque-mort emporte tous les mecs !* »

Arezou, femme divorcée, vit entre sa mère Mah-Monir, soucieuse du paraître et du qu'en-dira-t-on, et sa fille Ayehe, 19 ans, plus intéressée par les sorties et l'écriture de son blog que par les études. Malgré le peu de soutien, Arezou a repris l'agence immobilière de feu son papa, figure aimée mais qui a laissé des dettes. Un monde de femmes donc, où les hommes ne font que quelques apparitions, tout juste tolérées, mais un monde où, paradoxalement, serait bienvenu un mariage avant Nowrouz, le Jour de l'an iranien. Beaucoup d'agitation dans les rues de Téhéran d'où émerge une certaine gravité au travers de personnages secondaires, mère veuve et fils morts au front, couple pauvre à la recherche d'un logement, jeune femme épuisée par le travail et les enfants, sale quart d'heure passé en compagnie de la police des moeurs pour une histoire de foulard... Ces deux livres ouvrent une fenêtre sur un monde qui semble si caché. Peut-on écrire davantage dans l'Iran d'aujourd'hui ?

VIOLAINE R. POLL

LIRE:

ROMANS ÉTRANGERS

Sous le voile, un cœur battant

Amours et petits combats quotidiens d'une Iranienne émancipée.



Pour des raisons largement politiques, on connaît mal la littérature iranienne d'aujourd'hui, surtout celle qui s'écrit au féminin. On en saura désormais un peu plus grâce à Zoyâ Pirzâd. Née à Abadan en 1952, traductrice d'*Alice au pays des merveilles* et de la poé-

sie japonaise, elle a été découverte en France par les éditions Zulma qui ont publié l'an dernier *Comme tous les après-midi*, un recueil de nouvelles sur la condition des femmes en Iran, dans le carcan d'une société passablement muselée. Les héroïnes de ces récits sont souvent soumises et effacées, elles travaillent dans l'ombre, mais il leur arrive de caresser quelques rêves chimériques : c'est, pour elles, la seule façon d'échap-

per aux contraintes domestiques et conjugales – une sorte d'exil intérieur, au coin de leur cuisine.

Avec *On s'y fera*, Zoyâ Pirzâd passe au roman et brosse le portrait d'une femme qui, elle, ne reste pas confinée dans son foyer : lorsqu'on découvre Arezou Sarem, dans une rue de Téhéran, on constate aussi qu'elle est capable de faire la pige aux mâles, même au volant de sa R5. Divorcée, émancipée, directrice d'une agence immobilière, cette Iranienne de 40 ans va de l'avant. Comme sa fille Ayeh, une ado gâtée, accro à Internet. Mais pas comme sa mère Monir, qui s'escrime à mener le clan à la baguette, selon la loi ancestrale. Tirillée entre sa famille encombrante et son job, Arezou réalisera peu à peu qu'elle est en train de brader le plus précieux – le jardin se-

cret de son cœur. Alors, quand débarque le très attirant Zardjou, un providentiel marchand de serrures, elle croit avoir enfin trouvé la clé du bonheur. Zoyâ Pirzâd décrit subtilement cette rencontre, les premiers jeux de l'amour, les intrigues délicates, les émotions pudiques, comme si cette histoire sortait d'une miniature persane.

Mais il n'est pas facile, quand on est une femme iranienne – même flanquée d'un portable et d'une copine apparemment très libérée –, de défier les interdits liés à des traditions qui pèsent lourd. Ce sont toutes ces contradictions, sociales et politiques, que la romancière met en scène dans un récit où l'on découvre, de l'intérieur, la vie quotidienne à Téhéran, la ville voilée. Là où les Emma Bovary modernes n'ont pas fini d'en découder, sous la chape des tabous.

André Clavel

★ ★ *On s'y fera (Adat mikonim)* par Zoyâ Pirzâd, traduit du persan par Christophe Balaÿ, 332 p., Zulma, 19,50 €

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ■



← Gabriel Gaillardie

ZOYÂ PIRZÂD

Combat de femme

Ce portrait attachant d'une femme moderne en plein cœur de Téhéran est habité d'une douce rage, celle que l'on ne voile pas.

À la mort de son père, Arezou a hérité d'une agence immobilière. L'incrédulité et les sarcasmes des débuts n'ont fait qu'un temps. En femme d'affaires moderne et avisée, elle a fait prospérer l'entreprise familiale qu'elle dirige désormais en toute complicité avec Shirine, conseillère et confidente avec qui elle partage le statut à la fois agréable et stigmatisant de célibataire. Ajoutons qu'Arezou est divorcée d'un homme qui s'est rapidement avéré aussi imbuvable qu'il paraissait charmant à ses débuts et vous comprendrez qu'en plein cœur de Téhéran vivent aujourd'hui des femmes aussi modernes et heureuses que la plus commune des Parisiennes. Lorsqu'un jour un client particulièrement pénible fait appel à ses services, elle ne se doute pas que ce séduisant quadragénaire, serrurier de son métier, va remettre en question le tracé de l'interminable plaine que la vie semblait lui promettre.

Mais les conventions, même parmi les souches les plus éclairées de la société iranienne, sont d'un poids non négligeable. Coincée entre Ayeheh, sa fille, pur produit d'une jeunesse dorée à l'égoïsme forcené qui lui reproche sans cesse le divorce d'avec son père pour ce qu'il compromettrait un avenir brillant, le sien, et Mah-Monir, sa mère, riche héritière pour qui les apparences sociales sont tout et les sentiments particuliers rien, Arezou la divorcée a-t-elle droit à une seconde chance ? En femme libre et seule contre toutes, elle va décider d'aller vers ce « vendeur de cadenas », comme l'appelle sa mère avec mépris. Et quant aux conséquences... Eh bien ! quelles qu'elles soient, « On s'y fera » !

Voici un texte très vif, remarquable de légèreté, qui dit, entre rires et larmes, les tabous, les blessures profondes et les joies d'un pays que l'on ne connaît que trop par ce que nos clichés de 20h nous en disent.

François Reynaud
Librairie Lucioles, Vienne



Zoyâ Pirzâd

On s'y fera

Traduit du persan (Iran)
par Christophe Balaÿ

ZULMA

336 p., 19,50 €

LU ET CONSEILLÉ PAR

M. Dellac Lib. Le Point, Paris 12^e - M. Coscioli Lib. Coiffard, Nantes
S. Loriquier Lib. L'Attrape-cœurs, Paris 18^e - N. Seghair Lib. Internationale Kléber,
Strasbourg



2 480700 887565

Hebdomadaire ☎ : 01 48 88 46 00
T.M. : 180 000 L.M. : 825 000

JEUDI 6 SEPTEMBRE 2007

La vie

On s'y fera de Zoyâ Pirzâd



ROMAN. Déçue par son mariage, Arezou a quitté son époux et la France où ils étaient installés pour revenir en Iran avec sa fille, Ayeh. Au fil des années, elle a appris à vivre sans homme et dirige désormais une florissante agence

immobilière à Téhéran. De son écriture fluide et précise, Zoyâ Pirzâd nous entraîne dans le sillage de cette femme indépendante, à travers laquelle nous découvrons tout un pan de la société iranienne actuelle, tiraillée entre la force de ses traditions et son inévitable entrée dans la modernité. Aux côtés d'Arezou, l'imposante mère, toujours prête à faire des reproches, sa fille, attirée par la France et les produits occidentaux, révèle les contradictions qui affleurent au quotidien. Loin du pittoresque bon marché, ce roman nous offre ainsi le tableau concret d'un pays terriblement fascinant. ●

Sophie Blitman

Zulma, 19,50 €.



Hebdomadaire
T.M. : 9 500

☎ : 01 44 41 28 00
L.M. : 40 000

LIVRESHEBDO

VENDREDI 1ER JUIN 2007

23 août > ROMAN Iran

Une femme iranienne

Le deuxième titre traduit en français de Zohiâ Pirzâd dresse le portrait d'une femme, divorcée et directrice d'une agence immobilière à Téhéran.

C'est avec une curiosité impatiente que l'on aborde *On s'y fera*, le roman de l'Iranienne Zohiâ Pirzâd, dont on avait beaucoup aimé il y a quelques mois le recueil de nouvelles *Comme tous les après-midi*, son premier titre traduit en français chez Zulma. Craignant toutefois que l'énergie poétique légère et ramassée, la grâce profonde qui nous avait tant touché ne tiennent pas sur la longueur. Mais la belle ampleur que prend de page en page l'héroïne a très vite raison de nos réserves.

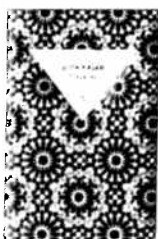
Nous sommes à Téhéran dans le milieu privilégié de la bourgeoisie occidentalisée. Arezou Sarem, femme active de 41 ans, divorcée, dirige l'agence immobilière montée par son père décédé. Chargée de famille, elle fait vivre sa post-ado de fille, Ayeh, enfant gâtée, étudiante blogueuse qui rêve d'aller rejoindre son père installé à Paris et sa mère Monir. Celle-ci, surnommée « la princesse », tente de mener tout le monde à la baguette (et pas seulement les vieux domestiques attachés à la famille). C'est une grand-mère qui s'intéresse au

« chat » sur Internet mais a aussi des idées très arrêtées sur le mariage et les signes extérieurs qu'une femme doit donner pour tenir son rang. Enfin, il y a, travaillant avec Arezou, son amie et âme sœur Shirine dont le « fiancé » est parti sans laisser d'adresse. Arrive dans cette communauté de femmes persanes, au bord de la crise de nerfs, un coq à la fois intrusif et prévenant, Zardjou, qui manœuvre pour séduire une Arezou plutôt sur la réserve. Zohiâ Pirzâd décrit de très jolie façon cette danse d'approche des gens mûrs qui ont déjà aimé : elle pointe cette lucidité drôle de femme aguerrie qui cohabite avec des émois de midinettes, d'amoureuse débutante. L'homme est importateur de serrures, et ce statut n'est pas sans conséquence... Arezou peine à faire coïncider ses désirs de femme et les exigences

autoritaires de sa mère et de sa fille. « *Je leur glisse dix doigts pleins de miel dans la bouche et elles me mordent encore.* » Elle vit dans des contradictions permanentes. Elle fait penser à la femme chauffeur de taxi dans *Ten d'Abbas Kiarostami* : franc-parler et foulard sur la tête. Avec son amie Shirine, elles parlent régime, yoga et hommes. Elles fument et parlent seules en week-end « à la Caspienne » mais subissent aussi une forte pression souterraine, leur autonomie entravée dans des contraintes sociales, des vieilles traditions intériorisées.

On s'y fera est moins contemplatif, moins domestique et plus ancré dans le concret de la vie urbaine iranienne, plus tourné vers l'extérieur que les nouvelles dont beaucoup avaient vue sur cour : ici, on prend le bus, fait ses courses au bazar, au supermarché où il y a des descentes de la police des mœurs... On y trouve aussi plus d'exotisme, un goût d'ailleurs plus affirmé. Et reste l'art de Zohiâ Pirzâd, son art modeste, comme la cuisine ou le jardinage, fait d'une élégante simplicité, d'une attention méticuleuse et jamais démonstrative au minuscule et au volatil, pour brosser un attachant et complexe portrait de femme.

V. R.



Zohiâ Pirzâd

On s'y fera

ZULMA

TRADUIT DU PERSAN (IRAN)

PAR CHRISTOPHE BALAY

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 19,50 EUROS, 336 P.

ISBN : 978-2-84304-422-9

SORTIE : 23 AOÛT